Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 3 (1953)
Heft: 4

Artikel: Axiologie et théologie
Autor: Trouillard, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380602

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AXIOLOGIE ET THÉOLOGIE

Si le christianisme apporte une nouvelle vision du monde et une régénération de l'homme, il faut bien qu'il implique une métamorphose et une nouvelle justification des valeurs. Il y a donc un problème théologique des valeurs. C'est à lui que s'est appliqué M. Gabriel-Philippe Widmer dans sa thèse : *Les valeurs et leur signification théologique* [1].

L'auteur écarte adroitement les présupposés qui dénatureraient sa méditation. Il se garde d'affirmer que les valeurs viennent au sujet toutes formées et qu'on puisse les détacher de l'acte d'évaluation. Il ne croit pas davantage que l'esprit les invente arbitrairement ou gratuitement en dehors de toute relation à une transcendance et à une situation. L'esprit se pose comme une référence à un autre sous une motion régulatrice. Il n'est rien hors de cet élan et de cet affrontement. Il ne peut se définir ni se saisir que par ses objets, de même que ces objets ne sont tels que par son acte objectivant. C'est justement dans cette maîtrise d'une résistance par une exigence que naissent les valeurs. Si tout esprit est un univers, tout sujet est en même temps un ciel de valeurs.

Il faut donc se refuser l'espoir d'un système achevé qui envelopperait faits, vérités et normes dans une objectivité sans fissure. Un tel système expliquerait peut-être tout sauf l'acte qui lui donne l'être, avec les partis-pris et les oppositions surmontées que suppose ce genre de construction. La pensée qui croit s'absorber dans une théorie oublie qu'elle est une action militante. Elle perd de vue sa montée vers la rationalité à partir de ce qui n'est pas encore rationnel. L'action suppose une dualité que le système fermé contredirait.

« ... L'effort même pour faire une synthèse, écrit Mlle Pétrement, suppose qu'on exclut quelque chose, qu'on lutte contre quelque chose, de sorte que nous ne pouvons pas concevoir ni même vouloir,

[1] Un volume in-8 de la *Bibliothèque théologique* ; préface de M. Arnold Reymond. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1950, XIX-179 p.

dans les conditions où nous sommes, une synthèse totale... L'unité est nécessairement inachevée parce que l'action du sujet est inséparable de la pensée. »[1]

Il n'y aura donc pas de valeurs indépendantes du jugement qui les reconnaît. Mais, puisque le jugement n'est pas pure création, puisqu'il est prise et mise en forme d'un donné qui se prête ou se refuse, on pourrait dire que le sujet *actualise* les valeurs et que le donné est une possibilité de revêtir tel ou tel ordre, une condition plus ou moins déterminée de l'élaboration valorisante.

On ne mettra pas une distinction adéquate entre jugements d'existence et jugements de valeur. Aucune affirmation en effet ne pose une simple existence, mais toujours aussi une détermination relative à une norme. Toute structuration implique une hiérarchisation, met en jeu des rapports et donc suppose des évaluations[2]. Mais ces évaluations peuvent établir des degrés homogènes au point de vue qui nous intéresse ici. Tels sont, par exemple, les jugements mathématiques en qui les quantités négatives n'enferment aucune appréciation péjorative. Aussi M. Arnold Reymond les appelle-t-il « univalents ». D'autres évaluations, en revanche, répartissent leurs objets selon deux manières d'être antithétiques dont l'une est perfection, l'autre défaut. Ce sont les jugements « bivalents » de M. Reymond : ils décident du bien et du mal, du beau et du laid, du vrai et du faux.

Les valeurs sont des relations entre un donné, une pensée et des normes. Il y aura donc autant de valeurs que de types de relation permis ou suggérés par le donné. On peut évaluer une action humaine selon des critères biologiques, économiques, esthétiques, éthiques, religieux... Mais il est évident qu'une pensée en tant qu'acte ne relève pas de l'évaluation mathématique et qu'un nombre ne peut revêtir sans artifice des modalités éthico-religieuses, ainsi que le voulaient les pythagoriciens.

Le progrès consiste justement à différencier de façon de plus en plus précise les ordres de valeur et les conditions de leurs actualisations. Dans les sociétés primitives, les lois sociologiques, morales, religieuses et souvent les préceptes magiques sont confondus. Peu à peu les domaines qui relèvent de critères distincts se dégagent les uns des autres. De nouveaux cercles sociaux se forment pour régir ces plans autonomes, ce qui favorise le libre jeu de la personne. Les

[1] SIMONE PÉTREMENT : *Le dualisme dans l'histoire de la philosophie et des religions*. Paris, Gallimard, 1946, p. 86-89.

[2] « Déterminer une quantité ou qualifier une conduite, c'est toujours une évaluation, le terme de valeur présentant à la fois une signification métrique et une signification normative. » JOSEPH MOREAU : *La construction de l'idéalisme platonicien*. Paris, Boivin, 1939, p. 310.

exigences s'affinent, deviennent plus rigoureuses. L'esprit se fait plus sensible à l'appel du donné pour intégrer chaque objet dans l'ordre axiologique qui lui convient.

Il y a une évolution des valeurs. Les variations de la pensée évaluante sont si profondes qu'on pourrait croire d'abord qu'il n'y a en elle aucune règle ferme. Mais souvent on aperçoit à travers ces crises des invariants, des constantes fonctionnelles, des lois de changement. Il est possible que tout soit précaire dans la sphère des valeurs constituées et formulées. Cette fluence elle-même est parfois l'envers d'exigences constituantes permanentes. Ainsi l'évolution d'une législation pourra être dirigée par une visée identique, l'histoire d'un dogme par une intentionnalité normative. Un perpétuel renouvellement d'expressions sera indispensable pour traduire l'unité d'un thème par une série d'approximations complémentaires, souvent antithétiques, mais orientées selon une loi.

D'après M. Widmer, si l'homme crée les valeurs, c'est seulement sous leur aspect constitué. Cette création implique, pour n'être pas arbitraire et décevante, des *idées* régulatrices dont l'homme n'est plus que le « porteur ». Nous dépassons évidemment ici le sens empirique du terme « idée ».

« ... En tant que phénomène, écrit M. Edouard Le Roy, l'idée n'est plus... qu'une réalité particulière qui fait partie de l'ensemble à résoudre et qui dès lors appelle toujours la même explication réductrice. Le mot « idée » doit donc être ici entendu comme signifiant non point un phénomène de l'ordre intellectuel au sens restreint de ce dernier mot, mais bien une valeur de lumière qui peut appartenir à un acte quelconque de la pensée : valeur de vérité grosse d'une exigence originale et autonome, constitution d'un *devoir être*, d'un *mériter d'être* ayant vertu réalisatrice. » [1]

M. Widmer retrouve ainsi, après Lachelier [2], une des significations de l'intelligible platonicien. Il rencontre, par le fait même, le problème de la genèse des vérités éternelles qui est une des questions fondamentales de la philosophie. Le succès actuel de ce problème ne doit pas nous masquer sa longue et instructive histoire. Il faut sans doute dépasser l'antinomie qui oppose la création des valeurs par l'homme et l'identification des normes à la divinité. Dans le premier cas, elles risqueraient de s'exténuer dans l'immanence. Dans le second, elles se fondraient dans la transcendance. Mais, ni dans l'un ni dans l'autre, elles ne rendraient le service qu'on attend d'elles, qui est de consacrer ou de qualifier l'action. Les valeurs ne peuvent être simplement imposées à l'homme ; dans ce cas en effet, elles devraient être

[1] *Introduction à l'étude du problème religieux*, p. 78-79, cité par M. WIDMER, p. 49. C'est M. Le Roy qui souligne.

[2] LALANDE : *Vocabulaire de la philosophie*, au mot *Idée* (notes).

intégrées à la lumière d'un idéal intrinsèque à l'esprit, et la question rebondirait à propos de cet idéal. Les valeurs peuvent être engendrées par l'homme dans un acte supérieur à la conscience psychologique, mais il faut que ce soit sous la motion de l'Inconditionné. Cette motion joue le rôle de règle par son indétermination même, mais pour cette dernière raison on ne peut l'appeler « valeur constituante ». Les valeurs sont indivisiblement de Dieu et de l'homme dans une commune expansion. Reliant créé et Incréé dans un acte, elles sont des médiations.

Le christianisme se présente justement comme une nouvelle médiation entre l'homme et Dieu, comme une intime relation théandrique ou une théergie au cœur de l'homme, gracieusement octroyée à la créature pécheresse. Le Christ, avec l'Eglise qui le prolonge, actualise cette initiative divine, l'incarne dans le devenir humain. Selon le mot de Nygren, Jésus-Christ apporte avant tout « une nouvelle communion ». Et c'est cette rénovation existentielle de l'homme qui le rend capable de créer de nouvelles valeurs.

L'adhésion du fidèle au Christ n'est pas d'abord l'acceptation d'un formulaire et d'un code. C'est une participation vécue qui engendre nécessairement une manière de juger. Une telle clarté manifestera en effet au croyant une situation précise : sa condition de pécheur, de racheté, d'appelé à l'union divine à travers une tradition, des institutions, une histoire générale et personnelle. Les dogmes sont les invariants qui structurent cette situation du chrétien. « Ils reflètent non seulement la manière d'être et d'agir de Dieu, telle que nous la révèlent ses messagers, mais encore les réactions humaines qu'elle suscite » (p. 90).

A partir de ces normes immuables se déroulent les multiples expressions de la foi fécondant la pensée, qui varient selon les mentalités et les obstacles qu'elles rencontrent. Confessions de foi, exposés théologiques, liturgies, œuvres, productions de l'art chrétien sont les aspects constitués dont les dogmes sont les lois constituantes. Tous les jugements commandés par la foi sont des évaluations irréductibles à la seule lumière humaine. Ces évaluations ne renversent pas les normes naturelles, mais leur confèrent une nouvelle et incommensurable dimension qui réside d'abord en l'évaluant.

De même que les dogmes ne sont pas les pensées de Dieu même, mais la traduction rigoureuse d'une relation toute spéciale entre l'Existence divine et celle de l'homme, ainsi les valeurs, même celles du chrétien, ne sont pas Dieu. Elles marquent une « prise » de l'homme par Dieu et un accueil de Dieu par l'homme. C'est pourquoi seul en peut juger celui qui consent à actualiser cette communion. Quiconque refuse la foi et se dérobe à l'accueil interrompt la participation et tarit la source des valeurs supérieures.

L'axiologue ne peut donc être neutre s'il veut avoir compétence sur les normes du chrétien comme tel et sur le fondement ultime de toutes. La philosophie ne peut ici se substituer à la théologie, encore moins à la vie religieuse. La fonction de la réflexion n'est pas de déterminer le contenu de la foi, mais d'en donner au fidèle une conscience plus aiguë. Le philosophe ne soumettra pas la foi aux critères rationnels (ce qui serait la refuser *a priori*), mais il fera voir ce que l'attitude du croyant implique spontanément comme critères et comme méthode, et amènera celui-ci à se juger une nouvelle fois.

Mais la foi ne suffit pas à le mettre en possession des valeurs proprement humaines, justement parce qu'elles sont humaines. Pour les découvrir, il faut se référer à des situations, à des données qui demandent autant d'expériences régionales. En fait il y a pour chacun une vocation à dévoiler tel ou tel ordre de valeurs, à inventer des règles et des styles originaux dans un domaine déterminé. L'invention n'est rien si elle ne fait surgir de nouveaux principes de jugement. Le chrétien possède seulement une puissance nouvelle d'inventer certaines valeurs et le secret de les approfondir toutes. Il découvre en effet leur racine dans la « personne » qui est essentiellement référence à Dieu, et il sait que la qualité des évaluations dépend de la qualité de cette relation.

Telle est la conclusion mesurée à laquelle M. Widmer s'arrête. Il s'oppose à l'absorption des normes profanes dans les valeurs religieuses. Il préserve la diversité des compétences et des vocations. Il fait ressortir la relativité inévitable de nos jugements et la part de l'initiative humaine dans la constitution des valeurs. Il trouve l'unité de celles-ci non dans un système, mais dans l'esprit qui fait les systèmes, esprit qui n'est créateur que pour se faire recréer et régénérer.

Bien entendu, il y a une bonne et une mauvaise manière d'entendre des thèses aussi nuancées. La mauvaise manière consisterait, par exemple, à privilégier l'ordre éthique jusqu'à en faire l'origine de toutes les valeurs. La moralité enveloppe une inéluctable forme d'extériorité. Le rapport entre l'homme et Dieu serait conçu sur le modèle des relations intersubjectives horizontales. On croirait trouver Dieu dans des déterminations simplement enregistrées. Alors l'anthropocentrisme sévirait d'autant plus qu'on croirait accéder d'emblée au point de vue de Dieu.

Nous croyons avoir montré que cette direction n'est pas celle de M. Widmer. Sa formation, son sens des exigences et des complexités spirituelles lui permettent d'équilibrer le « pneumatisme » par le « noétisme » nécessaire.

JEAN TROUILLARD
Professeur au Grand Séminaire de Bourges.